

— Nous sommes d'avis, comme Rollin, que l'usage, ce maître souverain en matière de langage, puisqu'il est plus écouté que l'Académie, est la première règle qu'il faut consulter pour les diverses parties de l'orthographe; malheureusement, nous écrivons pour les yeux et nous parlons pour les oreilles. Et ce défaut saillant de notre langue nous a jetés dans la nécessité de recourir à l'étude approfondie des étymologies, afin de mieux pénétrer dans les bizarreries de notre orthographe. La méthode historique, il faut le reconnaître, a produit jusqu'ici des résultats assez concluants et qui ont dissipé bien des incertitudes, mais la forme latine, qui était la plus usitée, s'étant elle-même altérée par la faute des barbares, il en résulte que les noms de lieux, comme les noms d'hommes, ont été tellement mutilés qu'on ne saurait souvent les reconnaître sous leur écorce française. Quelques érudits, et M. Quicherat entre autres, soutiennent que les formes latines ont varié dès le VI^e siècle et qu'elles sont presque méconnaissables, comme autorité, à dater du XI^e. Il n'est donc guère possible, croyons-nous, d'adopter une règle certaine, et le plus sage doit être de former des conjectures, en les appuyant sur l'étude des textes que les moyens de comparaison peuvent fournir. La seule puissance de l'imagination s'imposait jadis sans conteste en matière d'étymologie; aujourd'hui, nos éléments de travail ont rendu les interprétations plus solides, et, malgré toutes nos incertitudes, le progrès est bon à noter. A défaut des origines latines, ne peut-on pas, d'ailleurs, consulter l'idiome général, ses transformations, ses affinités, et s'éclairer, enfin, d'une façon même approximative, par des chartes et des documents, sans parler des ouvrages spéciaux, sur la langue ou le dialecte d'où semblent procéder les noms qu'on étudie? Le cas échéant, on peut acquérir des vraisemblances qui seront bonnes à signaler, et ce résultat, avouons-le, est d'autant moins à dédaigner, qu'un écrivain distingué, M. Redet, en nous parlant des *noms de lieux du Poitou* (1847, Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest), n'a pas relevé moins de *quarante et une manières* d'écrire le nom d'une commune de la Vienne! Qu'en pensera notre collaborateur Cz, lui, qui n'a signalé que quatre ou cinq variantes pour l'exemple qu'il nous citait?

Ego E.-G.

Mémoires du prince de Talleyrand (XIX, 548). — Encore une question résolue par *l'Intermédiaire*! Si le *vieil avoué*, qui doit avoir assisté à la naissance de notre Recueil, en avait consulté les tables et s'était reporté à XI, 265, 319, 375, 683, il aurait reçu satisfaction et acquis la preuve que la publication de ces Mémoires, fixée par le testateur, trente ans après son décès, a été ajournée par son exécuteur testamentaire, M. de Bacourt, à cinquante années, c'est-à-dire à l'année 1888, Talleyrand étant mort le 17 mai 1838.

A. D.

— Au sujet de cette question, nous avons reçu la note suivante :

Ces Mémoires sont entre les mains de M. Paul Andral, ancien président du conseil d'Etat, et il ne les publie pas, parce qu'il trouve qu'ils traitent beaucoup trop de personnalités dont la mémoire est encore trop rapprochée de nous.

Aussi attend-il non sans raison, et par un simple sentiment de délicatesse, qu'un temps, plus long que celui indiqué par le prince de Talleyrand, soit écoulé avant de les mettre au jour.

— Selon le *Courrier de Vaugelas*, c'est à l'intervention de Napoléon III, en 1866, que ces Mémoires doivent de n'avoir pas encore vu le jour. L'empereur, ayant eu à cette époque communication du manuscrit, obtint de la famille de Valençay, par l'intermédiaire du baron Charles de Talleyrand, petit-fils de Talleyrand, que la publication des Mémoires fût encore ajournée de trente ans; en sorte qu'il nous faut patienter jusqu'en 1896 ou peut-être 1898. La demande de Napoléon III était fondée sur ce que ces Mémoires sont en désaccord complet avec le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

De la Roque, poète du XVI^e siècle (XIX, 550). — Les renseignements sur S. G. de la Roque, ou plutôt de la Rocque, sont rares. Les biographes le font naître à Agnetz, près de Clermont-en-Beauvoisis, vers 1550 et mourir vers 1614. Il suivit d'abord la carrière des armes, fut attaché comme gentilhomme au grand prieur de France, Henri d'Angoulême, puis fit partie de la maison de Marguerite de Navarre. Ensuite il s'adonna à la poésie, imita l'école de Ronsard et chercha ses inspirations dans Ovide et dans l'Arioste.

Ses poésies qui, dit Brunet, ne sont pas sans mérite, ont d'abord été publiées par Mamert Patisson, en 1590; elles ont eu, en peu d'années, plusieurs éditions, et la dernière, donnée par veuve Claude de Montrœuil, est la plus complète. Brunet en indique deux ventes : 8 francs Méon et 49 francs Duplessis, en maroquin bleu.